
VENISE VUE PAR UN ENFANT ⁽¹⁾

Lorsqu'autour de Saint-Marc, sous ces sombres arcades,
Les pieds dans la rosée et son masque à la main,
Une nuit de printemps joue avec le matin...

A. DE MUSSET.

Je me rappelle une promenade sur le lac Majeur. La barque supportait une charmante tonnelle, où l'on aurait aimé suspendre les grappes de l'Isola Piscatori. Nous abordâmes à l'Isola Bella. Au milieu d'un de ces réduits d'ombre fraîche où les magnoliers sentent si fort que les paons blancs avalent de l'air avec peine, une enfant jouait à la balle. Le cicerone nous raconta que c'était sa fille, qu'elle n'avait jamais quitté l'îlot, qu'elle le croyait le centre d'un univers dont les limites eussent été les rives du lac, et qu'il ne la détrompait pas, la sachant heureuse.

Il m'était encore impossible de comprendre la touchante beauté d'un conte si simple, mais je méprisais cette petite fille de ne pas savoir que là-bas il y avait Vérone, et après Vérone Padoue, et après Padoue Venise : tout notre itinéraire.

Vivre parmi ces rocailles plus fourrées d'odeurs entêtantes que la molle rocaille violette de l'héliotrope, me

(1) Pour paraître avec deux autres essais sous le titre : *Deux vivants et une morte*, chez Paul IRIBE et C^{ie}.

semblait à la fois un destin enviable et niais. Je ne savais pas, du reste, que les lumières de Palanza peuvent torturer du même désir que le soleil des antipodes, lorsqu'il est aussi rare et aussi difficile de les atteindre.

Après le hamac parmi les hortensias de Baveno, après Vérone toute rose et souriante du souvenir de Juliette, après Padoue et une terrible nuit sans sommeil, lancinée par les moustiques du canal et une phrase incomplète de la *Traviata* que jouait et jouait un guitariste infatigable, nous prîmes le train pour Venise.

Rien ne saurait décrire mon arrivée à Venise. J'avais le souvenir de bousculades grinchues dans des gares sonores, de l'omnibus aux banquettes mouchetées qui traverse avec son fracas de vitres et son odeur suffocante une ville aux habitudes heureuses, des parents qui savent si bien remettre au lendemain, sacrifier la fièvre du premier soir à la recherche des malles, aux disputes avec les propriétaires d'hôtels, au dîner et au sommeil, comme ces mornes sages qui, recevant un cadeau, s'astreignent à défaire le nœud en place de le rompre.

Mais Venise donne son plaisir tout de suite. Et quel plaisir ! Un plaisir de cirque, d'attraction foraine, l'obligation de prendre immédiatement part à la fête. J'avais un peu honte de mon délire, et je le cachais à ma mère, stupéfait de voir qu'elle pouvait encore considérer la nef romanesque où nous venions de descendre comme une sorte d'omnibus nautique et de véhicule indispensable au transport des bagages.

On me coucha tôt, mais il me fut impossible de m'endormir. La moustiquaire virginale me faisait penser aux premières communions, aux réveils de Noël lorsque l'aube précise les souliers remplis et la crèche allumée. Je me tournais et me retournais dans le lit, attendant le sommeil qui ne nous appartient pas, et qui surgit, lorsqu'il le désire, descendant du ciel comme un mol oiseau et montant des profondeurs comme un poisson nébuleux.

La fenêtre était large ouverte. Une romance de Tosti chantée à pleine gorge par un ténor du Grand Canal traversait aisément la nuit dénouée, la fenêtre béante, le tulle de la moustiquaire. Je n'en pouvais plus de tristesse inexplicable.

Quel délice devait m'être, au réveil, ce pigeonnier de l'Adriatique où chaque oiseau porte une missive clandestine à son col repu de maïs, cet humide labyrinthe, ce coquillage musical rongé de sel et d'iode, cette rose oreille d'Andromède !

Je contemplai, comme d'une loge de théâtre, la lente circulation silencieuse du boulevard liquide, et cette lenteur même, astreignant à la paresse, me semblait une image de Paradis. J'ai pensé depuis au supplice que devait être ce manège lorsqu'une hâte jalouse nous harcèle et que rien ne nous porte assez vite aux lieux où découvrir la personne qui dévaste nos nerfs et notre cœur. Recherches dans Venise ! à quels suicides pouvez-vous conduire, quand l'inertie des cauchemars entrave ces courses harassantes qui nourrissent l'inquiétude ?

Le premier matin, j'entrai sur la place, après le luisant vestibule découvert où se croisent les touristes et les petites Vénitiennes rousses. On reconstruisait le Campanile, et l'église de Saint-Marc avait ce somptueux délassement d'un ambassadeur oriental qui aurait déchargé sa tête d'une trop pesante aigrette. Les pigeons se promenaient par groupes anonymes, comme les personnages des gouaches du dix-huitième siècle dont les dominos de taffetas portent la changeante couleur des plumes et, à la terrasse du café au riant nom de fabuliste, un gamin vendait des brochettes de raisins confits, gluants de sucre roux et traversés d'une paille ; on en avait faim. Tout était bien-être, paix, chaude abondance.

Le canon de midi secoua la place. J'ignorais cette coutume. J'eus peur. Je crus qu'on bombardait le sublime décor, je courus au milieu d'une rafale d'ailes, et ne me